

# CAHIERS

## de l'ACADÉMIE des ARTS

### LETTRES et SCIENCES

#### de LANGUEDOC

NOUVELLE SÉRIE, numéro 17, ANNÉE 2009

#### Sommaire

« Adissiatz plan, brave monde ! » Hommage à Charles Mouly  
par le Père Georges Passerat, directeur du Collège d'Occitanie, page 2

Adissiatz, Charles, page 3

La séance académique de Printemps, page 5

Éloge de Mme Simone Tauziède, par M. Edmond Jouve, page 6

Les Prix littéraires 2009, page 8

Installation de M. Jean Hude, page 11

*Photos de Jacques Lagarde.*

T.F. Pacéré : « Roc-Amadour et le sentier sacré »; page 16

L'assemblée générale (exercice 2008), page 18

Les cent cinquante ans de « Mireille », page 19

Architecture et musique en Occitanie, page 20

*Cahiers de l'Académie des Arts, Lettres et Sciences de Languedoc.*

Abonnement pour trois numéros : 17 € (à verser au trésorier de l'Académie). Prix au numéro : 4 €.

Secrétaire perpétuel : Edmond Jouve.

Responsable de la publication : Paul de Saint-Palais, président, directeur-gérant.

Siège social : Centre des Provinces françaises, 2, rue Achille-Luchaire, 75014 Paris.

Site internet : <http://acad.languedoc.free.fr/> - Adresse courriel : [acad.languedoc@gmail.com](mailto:acad.languedoc@gmail.com)

## Adissiatz plan brave monde !

Es atal que Carles Mouly causiguèt de saludar son public, a l'ora ont sentissià lo fais pesuc de las annadas sus sas espatlas, l'espectacle es acabat, l'artista saluda un darrièr còp e tiran lo rideu. Dins lo polit album d'imatges de son monde imaginari religava Minjocebas amb Compòlibat, son país vertadièr, son terraire, aici : « *A la mémoire de mes parents et grands-parents, à tous ceux de mon village, Compolibat en Rouergue, qui m'ont appris, selon la tradition de la sagesse populaire, transmise au fil des siècles, le secret des vraies richesses, d'une vie féconde et plaisante, solidement équilibrée entre la part faite au sérieux dans le travail et la part faite au réconfort qu'apporte le rire, source de belle santé physique et mentale.* »

Lo camin que fasèm ensemble aqueste vèspre es un deber de reconeissença ; sèm toutes orfanèls, ploram un paire, un mèstre de saviesa, un amic que nos a totes faites plan rire, es el qu'a escrit per nos-aus : « Nos es arribat de plorar a fòrça de rire, jamai de rire a fòrça de plorar. »

Sèm a l'ora dels plors, de la dolor de la separacion. Avèm una consolacion : l'imatge de Carles Mouly demorarà plan carrada coma un simbòl davant lo nòstre camin per contunhar solets cap a l'avenidor. Per qu'un arbre anèsse totjorn pus naut cap al cèl, li cal far davalar plan prigond sas raices dins la tèrra.

Carles èra un bèl òme, solide coma un garric de son terraire, qu'aviá popada la lenga suls pòts de son paire, lo felibre Henri Mouly, e de sa maire. Nos ensenhèt a nos tenir fièrs, dins l'amor del terraire, de sa lenga, de sa musica, de sas cançons, de son biais de viure, de minjar, de beure, de dansar, de rire e de plorar.

Nòstras pregarias de crestians, nòstras paraulas d'amistat, tot nos buta a dira un grand mercés per l'òbra complida : vesèm dins la vida d'aquel brave òme un signe de l'amor de Dieu, qu'ofris a cadun, d'al breç a la tomba, lo biais de lo servir, en aimant sos fraires, en samenant lo bonur, la patz, la jòia.

Òc, tot aquò val plan un brave mercés, mercés a Dieu, mercés al nòstre amic...

Jòrdi Passerat.

*La disparition de Charles Mouly, vice-président de l'Académie, a été ressentie par beaucoup d'entre nous comme un deuil personnel. On trouvera ci-après l'hommage que lui a rendu notre secrétaire général Georges Hacquard et; parmi les nombreux articles qui lui ont été consacrés, celui de l'écrivain Yves Rouquette, paru dans La Dépêche du dimanche 8 mars.*

# Adissiatz, Charles

Charles Mouly, décédé le 1er mars, a eu droit à un double *adissiatz*, un double adieu fraternel. A Toulouse d'abord, où il avait passé l'essentiel de sa vie professionnelle à *La Dépêche*, et de sa vie artistique au côté de sa Catinou. A Compolibat (Aveyron) ensuite, où il repose désormais dans le caveau familial.

Le 4 mars au matin, c'est dans l'église de Vieille-Toulouse, où, près de l'autel, pendait un drapeau frappé de la croix occitane, que les amis et admirateurs de Charles s'étaient rassemblés pour une sobre cérémonie. Pas de grands mots, mais un recueillement poignant, notamment lorsque Georges Vaur, qui fut un truculent Piroulet, prit la parole, la gorge nouée, pour dire le grand vide que laissera Charles.

Dans l'assistance, au premier rang, Jean-Michel Baylet, président directeur général du groupe *La Dépêche du Midi*, rendait ainsi hommage à celui qui, durant tant d'années, fut un précieux et fidèle collaborateur. Présentes également, de nombreuses personnalités, parmi lesquelles Raymond Guitard représentait notre Académie des Arts, Lettres et Sciences de Languedoc.

Dans l'après-midi, en l'église de Compolibat, lors d'une messe célébrée en occitan par le père Georges Passerat, directeur du collège d'Occitanie, devant la famille de Charles, sa mémoire fut tour à tour évoquée par le prêtre, par Georges Hacquard, son ami de toujours, par l'ancien maire de Saint-Lys Patrick Lasseube et par l'écrivain Yves Rouquette : « Tu vas nous manquer, lui dit-il, car tu étais bon... comme le bon pain. » La cérémonie s'accompagnait des beaux chants occitans de René Jurié et des accents de l'irremplaçable cabrette de Claude Romero. L'Académie était représentée par Marie Rouanet et Georges Hacquard.

Une équipe de FR 3 a filmé la messe et la moitié du journal occitan du samedi 7 mars à 19 h 15, illustrée de documents d'archives, a été consacrée à « cet homme, à qui, par-delà ses légendaires personnages qui ont fait son succès, la langue d'oc doit beaucoup. »

[D'après un des nombreux articles parus dans *La Dépêche*.]



De gauche à droite : Georges Hacquard, Jean Deschamps, Charles Mouly.

Photo F. Ameisen

## Pleurer Charles...

Nous étions trois, trois amis, non : trois frères. Jean Deschamps s'en est allé voici quelques mois, Charles vient de partir. Je trouve bon de leur avoir épargné à tous deux l'épreuve de me pleurer.

Pleurer Charles, c'est s'entourer de ses visages, renouvelés sans cesse, sereins et forts, prêts à donner, à offrir. Et

cela faisait du bien d'accepter. Mon premier visage de Charles, c'est celui du copain de la khâgne toulousaine, qui m'a fait entrer dans son monde de beauté et de vérité, celui de sa campagne, celui de son père. Ce fut le temps de nos premières chansons occitanes, des prouesses de Charles, chanteur (et chanteur reconnu par le grand André Pernet), peintre et dessinateur, danseur et comédien dans le groupe de L'Estèlo de Bessou animé par son père. Et puis ce fut la guerre, qui fit de nous, encore une fois unis, deux futiles aspirants de l'Armée de l'Air. Mais ce fut aussi le temps de l'émission des Pescofis, où Charles, avec son équipe, savait apporter quelques instants de détente à ceux dont la vie s'était brisée. Et c'est Charles, homme de radio, qui, le premier, annoncera au micro la libération de Toulouse.

Nous le suivons sur les routes du grand Sud-Ouest, où la troupe qu'il a formée autour du génial Dominique interprète la dizaine de comédies musicales qu'il a écrites. Il est journaliste à *La Dépêche*, grand reporter chargé des importantes manifestations locales et judicieux et bienveillant critique de l'activité artistique toulousaine. C'est lui qui saura reconnaître, en dépit de la fronde, l'exceptionnel talent du jeune Georges Prêtre et qui se fera l'avisé chroniqueur et fidèle admirateur des tournées européennes de Michel Plasson.

*La Dépêche* publie les joyeuses *escafalados* des héros de Minjecèbes, Loubatières édite ses recueils plaisamment illustrés par lui-même. « Rire, nous dit-il, est un bon remède ». Il est devenu bienfaiteur public. Et le rire est son arme de combat. Toute sa vie, fier de la complicité du sage abbé Salvat, il a, parfois avec humeur, brocardé les savants occitanistes, leur reprochant de momifier une langue vivante, donc mouvante. C'est dans cet esprit qu'il a fondé le Conservatoire occitan. C'est en hommage à ses multiples engagements qu'il a été élu membre, puis vice-président de l'Académie de Languedoc.

Je voudrais bien, aujourd'hui et ici, retrouver le rire réconfortant de sa jeunesse, dont, malgré les douleurs, il aura su, dans sa chère famille, laisser une trace inaltérable. Charles était devenu très tôt un enfant sans mère. Il l'avait perdue quand il avait à peine quinze ans. J'ai dit les dons qui étaient les siens. Mais avant tout, les dominant et les nourrissant tous, pur langage du cœur, délicatesse de l'intelligence, distinction du style, Charles avait le génie du poète. J'ai voulu vous lire quelques vers qu'il écrivit pour l'anniversaire de la mort de sa mère. Il avait seize ans.

*A ma mère.*

*Les si douces chansons qui jadis me bercèrent,  
Les soirs, dans l'ombre calme auprès de mon lit blanc,  
Lorsque les anges blonds sur mes sommeils d'enfant  
Déployaient, souriants, leurs ailes de lumière :  
Où sont les chants si doux que me chantait ma mère ?  
Et les contes de fées qui tant m'émerveillèrent,  
Les soirs auprès de l'âtre où la bûche, en mourant,  
Exhalait son regret de la forêt d'antan  
Peuplée d'elfes joyeux dansant sur les clairières :  
Où sont les contes bleus que me disait ma mère ?  
Hélas, les chants sont morts avec la voix si chère,  
Les elfes et les fées n'ont plus d'enchantement.  
Il me reste ce soir pour tout apaisement  
Un souvenir mêlé à des larmes amères  
Que ne vient plus sécher l'amour d'une maman.*

Charles, je t'admirais, Juliette et moi nous t'aimions, j'avais pour toi de la reconnaissance. Maintenant, bien sûr, tu nous manques déjà. Mais regarde, il me reste de toi un bijou, une perle précieuse parce qu'infiniment rare, unique : une larme de Catinou.

Georges Hacquard

## Le Paradis en joie

Il doit y avoir des jours où l'éternité est un peu languissante. Où les Bienheureux, l'envie les prend de rigoler à la bonne franquette comme ils le faisaient ici-bas. Des jours où la Sainte Famille et les douze apôtres, le blues les submerge de cet araméen qui était leur patois. Et plutôt que la Vierge Marie les quitte pour aller faire la causette dans notre patois d'Occitanie avec quelque Bernadette, le Père céleste rappelle à lui quelque joyeux farceur-gentilhomme. Ce fut le cas dimanche dernier.

Les amuseurs étaient tous là – Aristophane et Goldoni, Pagnol et Albert Cohen, Plaute et Raymond Cousse, Molière

et Fernand Reynaud, Labiche et Charlie Chaplin – mais il manquait quelqu'un. Un certain Charles Mouly, qui, du côté de Toulouse, ayant, dit à ceux qu'il avait tellement réjouis « Adissiatz pla, brave mounde », allait tranquillement sur ses quatre-vingt-dix ans sans peur et sans reproche, dans une fière humilité de chevalier Bayard du rire. Et Dieu le rappela à lui.

Nous l'aimions. Il était beau comme il l'avait toujours été. Il était bon comme le pain, les tripous, le vin qu'on boit en compagnie et le Samaritain de la parabole. Il chantait comme un rossignol. Il avait touché à tout avec la même légèreté insouciance, les lettres classiques, l'opéra, la radio, le journalisme, le théâtre, la caricature ou la chanson.

Il n'avait comme détracteurs que les pisse-froid et les envieux, qui voulaient voir dans son art populaire un populisme ridicule. C'étaient les mêmes qui dénonçaient les « pagnolades » comme insultantes à l'égard de la Provence. Pauvres Blanches-Neiges avec leurs cours de petits nains ! Pauvres bourriques croulant sous leurs thèses et leurs diplômes ! Pauvres spécialistes de l'obscur, artificiers et brodeurs d'arabesques !

Charles Mouly se moquait bien de leurs grimaces. Sa Catinou avait fait courir tant de foules dans les années d'après-guerre ! Servi par un Dominique (dont Orson Welles m'avait dit à Nîmes, en le voyant jouer dans *Les Albigeois* de Maurice Clavel, qu'il était le plus grand acteur que la France ait eu depuis Raimu, eh oui !), il remplissait les salles comme aujourd'hui Padena, il nous donnait la preuve que l'occitan n'était pas mort, qu'un immense public existait, capable de rire à la moindre saillie, de sentir chaque astuce, de s'esbaudir à un comique de situation, d'être à chaque rendez-vous de la radio avec les Pescofis.

Mouly nous rassurait, alors, sur l'état de santé de notre langue méprisée. Il nous montrait que, comme Cohen devant sa société de juifs, comme Pagnol face à son petit monde marseillais, on peut rire de ceux qu'on aime. Le mépris lui était étranger. Ce qu'il devait à son père, le grand Henri Mouly, c'était une langue d'oc d'une richesse et d'un naturel étonnants. Il y apportait une légèreté toute nouvelle, une joyeuse nostalgie. Ainsi, plaidait-il, mine de rien, pour une société à inventer d'urgence, face au délire technocratique. Et ça, ce n'est pas rien.

Yves Rouquette

oOo

## La séance académique de printemps

*La séance académique de printemps 2009 s'est déroulée au palais du Luxembourg le vendredi 12 juin sous la présidence du nouveau président de l'Académie, M. Paul de Saint-Palais. Le programme comportait la présentation du président et l'hommage adressé à Mme Simone Tauziède, promue présidente d'honneur de l'Académie, par le professeur Edmond Jouve, secrétaire perpétuel. Suivait la proclamation par le secrétaire général Georges Hacquard du palmarès des Prix littéraires de l'année, avec un développement particulier concernant le Prix Goudouli. Enfin l'installation par le professeur Jean-Paul Buffelan-Lanore de M. Henri Hude, élu par l'Académie au fauteuil du regretté professeur Robert Pagès.*

## Présentation de M. Paul de Saint-Palais président de l'Académie

Monsieur le Président,

C'est une joie pour moi et un honneur de vous présenter une nouvelle fois, comme j'avais pu le faire le 17 juillet 2005 dans vos terres du Tarn et, plus tard, lors de votre prise de fonction à Paris.

Avec vous, Paul-Marie Gabriel de Landes de Saint-Palais d'Aussac, c'est une partie non négligeable de notre histoire littéraire et politique qui est entrée dans notre compagnie. Je ne le répéterai jamais assez.

Le mérite en revient à notre secrétaire général Georges Hacquard, que je voudrais féliciter une fois encore pour l'heureuse proposition qu'il nous fit et qui me vaut le privilège d'aujourd'hui.

A vrai dire, certains caractères nous rapprochent.

Nous avons l'un et l'autre fait des études à Toulouse. Nous avons donné une partie (ou beaucoup) de notre temps à des organisations gouvernementales et non-gouvernementales. Et surtout, peut-être, nous sommes de grands voyageurs. L'Algérie, l'Irak, l'Iran, les Émirats-arabes-Unis, le Congo, le Cameroun, le Nigeria, les États-Unis d'Amérique figurent parmi les pays dans lesquels nous avons séjourné et agi.

J'ai même appris, en vous fréquentant, que nous étions chefs coutumiers, vous d'un grand pays – le Nigeria –, moi d'un moins grand – le Cameroun.

Mais votre noblesse, Monsieur, n'avait nul besoin d'être confortée : le château de Rayssac – dont vous m'avez fait naguère les honneurs – est votre maison familiale depuis le XIV<sup>e</sup> siècle. Depuis 1974, vous y consacrez

toutes vos vacances (pour les besoins de l'intendance – soit dit en passant - vous y avez créé un atelier de menuiserie).

Mais tout cela ne nous dit pas vraiment pourquoi votre destin rejoint celui de la France.

La première raison, tous, ici – ou presque – la connaissent. Vous êtes en effet le descendant collatéral de Louise de Bayne, qui entretenait avec Eugénie de Guérin une longue correspondance et une profonde amitié. Eugénie se rendit plusieurs fois à Rayssac, de même que son frère Maurice, dont le cœur battit fort pour l'amie de sa sœur mais dont le rêve se brisa. Les belles allées de tilleuls et de hêtres de votre parc en gardent encore le souvenir.

La deuxième raison qui lie votre famille à notre Languedoc et à notre patrie doit être recherchée chez les Saint-Palais.

Vous avez, Monsieur, de qui tenir. L'un de vos ancêtres, Abel de Landes de Saint-Palais d'Aussac, fut lieutenant-général du roi Louis XIII auprès du Parlement de Languedoc à Pézénas. Ledit Abel a un frère prêtre, qui a caché et fait échapper – je le donne en mille – le grand Molière !

Les Saint-Palais ne firent pas bon ménage avec la Révolution. La rivalité catholiques-protestants leur posa quelques problèmes. Le dernier des Saint-Palais, encore bébé, est confié à des fermiers. Des documents prouvant son identité et ses titres sont cachés dans une chambrette. Des rats s'y attaquent. D'où ce propos de votre ancêtre : « Aï tout perdu. Aora, lou rats me mintzou la noblesso ! » Cela ne l'empêcha pas de faire souche. Un évêque figure même dans sa descendance ; il dirigera un diocèse dans l'Indiana, aux États-Unis.

Comme bon sang ne saurait mentir, Paul-Marie Gabriel de Saint-Palais accomplira de brillantes études conclues par un doctorat d'ingénieur. Après avoir effectué votre service militaire dans la marine, vous vous engagez dans la vie professionnelle : vous choisissez d'être pétrolier. Au fil des années, vous devenez même « Monsieur marées noires », chargé de leur prévention et de leur traitement. Voilà une vie bien remplie, que vous accomplissez auprès de Madame de Saint-Palais, qui vous donnera trois filles, dont j'ai vu gambader les enfants dans le parc de l'antique demeure. Lorsqu'est venu le temps de la retraite, vous avez choisi, en quelque sorte, de revenir à la source et de présider l'« Amitié guériniennne ». Vous avez organisé de brillants colloques et publié, en deux tomes, la *Correspondance Eugénie de Guérin-Louise de Bayne*. Comme si tout cela ne suffisait pas, nous vous avons enrôlé dans notre Académie et même confié une partie de notre destin. Ce soir, Monsieur le Président, vous êtes maître après Dieu !

Edmond Jouve

## Éloge de Mme Simone Tauziède présidente d'honneur-fondatrice de l'Académie

Chère Présidente,

C'est avec ce titre que vous resterez dans l'histoire de notre académie, que vous avez contribué à créer et à développer.

Dans un éditorial récent que vous avez signé et intitulé *Une belle histoire*, vous concluez par ces mots : « Le moment est venu de passer la main, non sans émotion ! Je félicite et j'encourage chaleureusement mon successeur, Paul de Saint-Palais. On est heureux dans cette académie ! Je remercie de tout cœur ceux qui m'ont si généreusement épaulée, notre secrétaire perpétuel Edmond Jouve, notre secrétaire général Georges Hacquard, notre trésorière Suzanne Odin, et tous mes amis académiciens. Je ne les quitte pas, j'ai trouvé trop de joie pendant ces années à jouir du respect et de l'affection dont j'étais entourée. »

Ces propos vous caractérisent parfaitement. Ils reflètent à la fois la satisfaction du devoir accompli, votre humilité et votre efficacité dans l'action. J'en ai été témoin tout au long de ces nombreuses années passées ensemble, sans l'ombre d'un nuage, et avec le souci partagé de travailler ensemble pour notre cher Languedoc.

L'un des lauréats de ce soir, le bâtonnier Titinga Frédéric Pacéré, a pour devise : « Si la branche veut fleurir, qu'elle honore ses racines. » Chère Simone Tauziède, vous avez, plus que d'autres, honoré vos racines tarnaises. Certes, vous vous êtes établie à Paris, puis à Asnières, place Le Vau, mais jamais vous n'avez oublié votre Sud-Ouest et, en particulier, la ville de Toulouse.

En 1968 vous serez cofondatrice et membre actif de la compagnie théâtrale « Le Chariot de Thalie », mais très vite c'est à la cité des violettes que vous consacrerez l'essentiel de vos activités. Vous serez présidente-fondatrice de l'Amicale des Toulousains de Paris, dont vous êtes l'animatrice depuis 1961. Vous serez également vice-présidente du Centre des Provinces françaises, dont vous deviendrez l'attachée de presse.

Vous n'en restez pas là. En 1968 vous fondez un groupe folklorique toulousain, « L'Ensolehada », pour le maintien des traditions populaires, des danses et des chants occitans, qui obtiendra le Prix Clémence-Isaure en 1974. Il est vrai

que le succès de ce groupe doit beaucoup à votre cher mari, le regretté René Tauziède, qui ne cessa de vous seconder dans vos nombreuses activités.

Avant d'autres, vous avez compris qu'un projet, pour réussir, a besoin d'être préparé par une vigoureuse communication. Le bulletin *O Tolosa*, dont vous êtes la rédactrice est mis au service des nobles objectifs que vous poursuivez. Parallèlement, vous donnez des conférences et vous publiez des articles régionalistes dans la presse du Sud-Ouest.

La création de l'Académie de Languedoc constituera en quelque sorte votre point d'orgue et le couronnement de vos multiples activités.

Reportons-nous en 1962 et acceptez qu'une fois encore je vous donne la parole : « Georges Lannes, écrivez-vous, eut la belle idée de fonder une académie, qui grouperait des représentants choisis des départements de nos régions occitanes. C'est ainsi que nous devions, Georges Lannes, le professeur et poète Bernard Blancotte et moi déposer à la préfecture de la Seine les statuts de l'« Académie de Languedoc ». Georges Lannes fut désigné comme secrétaire perpétuel, nous proposâmes la présidence au célèbre sculpteur toulousain Carlo Sarrabezolles. Je fus nommée vice-présidente chargée de la liaison entre tous les membres. Soixante membres furent ainsi choisis (plus tard élus) dans les divers milieux culturels : universitaires, écrivains, poètes, peintres, sculpteurs, architectes, musiciens, juristes, comédiens et scientifiques. »

Vous aviez tant donné à l'Académie que la crise qui l'affecta et la cassure qui s'ensuivit vous causèrent beaucoup de peine. C'est en ces circonstances que notre assemblée générale vous confia la présidence de notre Académie et, d'année en année, vous maintint à ce poste à la grande satisfaction de tous.

Tant d'activités, toujours accomplies avec le sourire, tant de dévouement, tant de zèle ne pouvaient indéfiniment passer inaperçus. La République vous a faite chevalier de l'ordre national du Mérite. Le Mérite agricole a récompensé les activités liées à notre terroir. Vous êtes titulaire de nombreuses médailles : d'or (de la Ville de Toulouse), de vermeil (de la Chambre d'agriculture de Midi-Pyrénées et de la Ligue universelle du Bien public), d'argent (de la Ville de Paris et de la Société d'encouragement au Progrès).

Chère Simone, vous avez bien mérité de la Patrie – de la grande et de la petite. Acceptez, je vous prie, ces quelques fleurs qui témoignent de notre reconnaissance.

Edmond Jouve



Simone Tauziède

# PRIX LITTÉRAIRES

## PALMARÈS 2009

### **Prix Prosper-Estieu.**

Ce Prix est le plus ancien décerné par l'Académie ; il date de sa fondation. Il rappelle la mémoire de l'excellent poète et journaliste, créateur, entre 1892 et 1927, de plusieurs écoles félibréennes, dont l'objet était la conservation et la promotion du patrimoine occitan.

Le jury a décerné le Prix 2009 à deux associations :

- A la Société des Études du Lot, fondée en 1872, pour son *Bulletin* trimestriel, une publication remarquable, éditée avec le concours du Conseil général, dont les articles littéraires, scientifiques ou artistiques contribuent à de multiples découvertes ou redécouvertes dans ce pays de Quercy qu'on a appelé Terre des Merveilles.



- A l'Association des Amis de Pierre Benoit, pour les dix-neuf *Cahiers* annuels qu'elle a jusqu'à ce jour publiés et qui donnent accès à des textes inédits et permettent de suivre les travaux effectués sur le romancier poète lotois, notamment dans le monde universitaire.





### **Prix Enric-Mouly.**

Ce Prix rend hommage au félibre rouergat Henri Mouly, poète, romancier, homme de théâtre. Le Prix 2009 récompense un compatriote d'Henri Mouly, M. Aimé Testaire, pour son roman policier bilingue : *Lo Secret del Mas Grand*, publié par Grelh Rouergat (un éditeur dont le nom perpétue le souvenir du groupe folklorique que dirigeait le couple de poètes Séguret-Calelhou, amis intimes d'Henri Mouly). Un roman policier en occitan ! Comment n'avoir pas envie de s'y plonger ! Avec d'autant plus de facilité que la traduction figure sur la page voisine. Et l'on se plaît, grâce à M. Testaire, à apprécier la musique de la langue d'oc.

### **Prix Pierre-Benoit**

Le Prix 2009 a été attribué à M. Maxime Perrault pour ses *Souvenirs d'un citoyen ordinaire du XXe siècle*, publiés par les Éditions de l'Officine. « Nous, les petits, les obscurs, les sans grades », résume M. Perrault, sommes témoins objectifs de faits qui nous dépassent sur le vif, mais qui, avec le recul, prennent une dimension historique. » Et c'est l'objet et l'intérêt de ce livre, qui, de 1936 à 2000, raconte avec passion et avec humour événements personnels et portraits, au long d'une belle vie, riche en voyages, en péripéties et en coups de cœur.

### **Grand Prix de Poésie de l'Académie, Médaille Goudouli.**



Ce Prix, diplôme et médaille, qui rappelle le nom du Toulousain Pierre Godolin, l'un de nos meilleurs poètes (en langue d'oc) du XVIIe siècle, est décerné à Maître Titinga Frédéric Pacéré pour son grand, noble et lumineux poème *De Nadaillac-de-Rouge en Quercy*. Le secrétaire perpétuel de l'Académie, le professeur Edmond Jouve, président de l'Académie des sciences d'Outremer, a présenté l'auteur, qui, entouré des personnalités de l'ambassade du Burkina Faso, honorait la séance académique de sa présence.



Maître Pacéré est né à Manéga, au Burkina Faso. Avocat, ancien bâtonnier de l'ordre, avocat au tribunal pénal international, il est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages dont une bonne partie de poésie. Il est titulaire de la médaille d'honneur de l'association des écrivains de langue française et Grand Prix littéraire de l'Afrique noire. Sa plume est marquée du sceau original des « tam-tams parleurs » et des masques d'Afrique. Il est considéré comme le porte-parole des poètes négro-africains dits de la deuxième génération, celle qui a suivi les Senghor, Aimé Césaire, Gontran Damas.

oOo

La communication de ce palmarès ne peut s'achever sans que soit cité un beau livre, un livre qui ne concourait pas puisqu'il est l'œuvre d'un de nos confrères, le confrère, l'ami, dont nous déplorons la disparition. Il s'agit d'un recueil de contes et légendes du Pays d'oc, publié à Toulouse aux Éditions du Raffut et racontées en français par Charles Mouly. Charles Mouly dont on ne célébrera jamais assez le génie et la passion pour son terroir. Le titre : *Mon sabot de verre*. L'ouvrage est orné de superbes illustrations d'artistes occitans.

G. H.

## Présentation du Bâtonnier poète T.-F. Pacéré Grand Prix de Poésie Goudouli 2009

Monsieur le Bâtonnier, très cher Ami,

Notre première rencontre se perd dans la nuit des temps. C'était à l'hôtel de Massa voilà plus d'un quart de siècle, en juin 1983. Le Président Robert Cornevin vous remettait le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire, considéré comme le Goncourt africain.

Il faudra attendre sept ans pour que, à la faveur d'une invitation du président du Faso Blaise Compaoré, nous fassions véritablement connaissance dans votre cabinet d'avocat à Bildalago, à Ouagadougou, près du palais du Moro Naba, l'empereur des Mossé.

A partir de là nous ne nous quitterons plus. Vous viendrez même à plusieurs reprises me rendre visite dans mon village natal de Nadaillac-de-Rouge en Quercy. Une première fois en septembre 1993, à l'occasion du colloque du Roc sur la « Négritude et la Créolité », une autre fois lors de votre intronisation comme dignitaire dans le Grand Ordre de Roc-Amadour, le 15 octobre 2007.

Peu à peu, votre vie me deviendra familière et m'impressionnera toujours davantage. A mes yeux vous resterez toujours l'enfant prodige de Manéga, le premier enfant du village à être sorti du terrain originel de sa tribu. Vous ne l'oublierez jamais et sans cesse vous témoignerez de vos origines et de votre peuple, le fier peuple du Mossé, dont

vous êtes le ministre des Coutumes et de la Culture à la cour de Manéga.

Vos trois devises en témoignent :

« *Si la Termitière vit / Qu'elle ajoute / De la terre à la Terre.* »

« *Si la branche veut fleurir, / Qu'elle honore / Ses racines.* »

« *La femme a bu du prunier sauvage. / Là où elle se dirige / Est une saison pluvieuse.* »

Premier avocat à la cour, premier bâtonnier de l'histoire du Burkina Faso, vous continuerez à faire de Manéga un haut lieu d'expérimentation et de culture, dont le nom brillera d'un éclat particulier au fronton de l'Afrique des Peuples.

Dès lors, votre expertise est mondialement reconnue, notamment auprès de l'Organisation des Nations Unies. Par elle vous serez nommé expert indépendant sur la situation des Droits de l'Homme en République démocratique du Congo, de 2004 à 2008. Vous deviendrez aussi avocat conseil principal près le Tribunal pénal international pour le Rwanda à Arusha en Tanzanie. Vous êtes aussi président d'honneur de l'association des avocats près cette juridiction internationale et père fondateur d'« Avocats sans frontières ».

En dépit de cette activité professionnelle débordante, l'écriture est votre compagne. Vous êtes écrivain et poète, auteur d'une cinquantaine d'ouvrages. Vous excellez dans tous les domaines : littérature, essais, témoignages, art, économie, droit. Vous vous aventurez même dans des secteurs moins fréquentés, ceux de l'affiche, de la carte postale, du timbre-poste, de l'héraldique. La musique, les CD Rom et le cinéma vous livrent peu à peu leurs secrets, dont votre grand oeuvre – le musée de Manéga – est le prestigieux réceptacle.

Voici que mon humble village de Nadaillac-de-Rouge participe désormais à votre épopée. Cela mérite deux mots d'explication.

Sollicité pour fournir une contribution d'une dizaine de feuillets pour mes *Mélanges*, Maître Pacéré a adressé à l'équipe coordinatrice un manuscrit de... 124 pages, contenant un long et magnifique poème à la gloire du Quercy, du gouffre de Padirac, de Roc-Amadour, des auteurs et écrivains du Lot, de Nadaillac et de ma famille, moi y compris. Ce texte émouvant - dont mon ami Jean Navineau nous lira un extrait – repose, quant à sa conception sur le style de langage des « tam-tams » dits « parleurs » de l'Afrique, plus précisément des Mossé, de l'ancien empire des Mogho-Naba. Les sons émis par des spécialistes utilisant des tambours sont intelligibles et constituent un discours ni écrit ni parlé, mais tambouriné...

C'est ce texte que nous avons couronné en lui attribuant le Grand Prix de Poésie Goudouli 2009 de l'Académie des Arts, Lettres et Sciences de Languedoc.

Cette distinction s'ajoute à la médaille d'honneur des écrivains de langue française dont Maître Pacéré a été le premier titulaire africain en 1993. En cette occasion il composa un poème dont vous me permettrez d'extraire ce propos – sur lequel je souhaite terminer : « La mission de l'écrivain est sacrée. C'est le tam-tam dressé au fronton du monde ; tôt le matin, il invente le jour. »

Edmond Jouve

oOo

## Installation de M. Henri Hude

### Discours de réception par M. Jean-Paul Buffelan-Lanore

Monsieur,

Philosophe, écrivain, universitaire, voilà les trois titres par lesquels s'ouvre votre biographie. Ces trois points pourraient me guider dans mon discours ; malheureusement, les juristes ont été formés aux leçons d'agrégation en deux parties et il nous est difficile de nous en évader. C'est donc en deux volets, consacrés l'un à la vie, l'autre à l'oeuvre du récipiendaire que je m'exprimerai.

Premier volet, votre vie. Vous êtes né, il y a environ un demi-siècle, dans une petite ville du Gard non loin de Nîmes, Margarittes, en occitan Margarido : vous êtes donc, sans nul doute possible, un des nôtres. Vos parents étaient tous les deux pharmaciens au Maroc et vous-même avez donné naissance à une belle famille de quatre garçons. Quant à votre épouse, Claire, son nom de jeune fille, Lioussou, a fait remonter dans ma mémoire de vieux et attachants souvenirs : dans les années 1970, j'étais secrétaire général de la section parisienne des anciens élèves du lycée de Toulouse, avec comme président Charles Ambialet et Lioussou comme inamovible trésorier.

Revenons à vos études : vos humanités vous ont conduit du lycée Lyautey à Casablanca au lycée Louis-le-Grand à Paris, puis à l'école normale supérieure de la rue d'Ulm. Vous êtes reçu à l'agrégation de philosophie et vous couronnez votre cursus universitaire par un doctorat ès lettres à la Sorbonne et une habilitation à diriger les recherches.

Votre carrière s'ouvre par un poste de professeur de philosophie en khâgne, puis de professeur au collège Stanislas à Paris, dont vous devenez le directeur général de 1997 à 2001. De 2001 à 2004, vous êtes professeur d'éthique des affaires à l'université de Marne-la-Vallée. Aujourd'hui, vous êtes directeur du pôle d'éthique au Centre de recherches des écoles militaires de Saint-Cyr-Coëtquidan.

Cette vie bien remplie ne serait pas complète sans un volet consacré à votre oeuvre très riche.

Deuxième volet, votre oeuvre. Auteur de nombreux ouvrages, vous avez réalisé l'édition du *Cours d'Henri Bergson* en quatre volumes aux P.U.F. (1990-2000), couronné par l'Académie française en 2001. Vous avez collaboré à la mise en forme du dernier livre de Jean Guitton, *Mon testament philosophique*, suivi des *Entretiens posthumes avec Jean Guitton*.

Votre dernier ouvrage, *L'Éthique des décideurs*, a obtenu le Prix Montyon de littérature de l'Académie française en 2005. Quelle leçon tirez de ce maître-livre ? Comme le disait souvent ma regrettée belle-mère, « Aujourd'hui, il n'y a plus de moralité ! » De nos jours, l'éthique disparaît dans l'abandon des valeurs traditionnelles de la société, la perte des références, la confusion des repères, tableau que vous décrivez avec beaucoup d'élégance.

Comment sortir de cet abîme ? Déjà, en 1891, le capitaine Lyautey avait exposé ses réflexions dans son célèbre article *Le Rôle social de l'officier*. A votre tour, vous mettez en évidence – et c'est le point fort à retenir – le puissant facteur de développement de la société civile que constitue l'expérience de l'officier, soucieux d'une éthique spirituelle, fondée sur les besoins essentiels de l'homme et le respect de la dignité due à tout être humain. En vous décernant le Prix Montyon, réservé « aux auteurs français d'ouvrages les plus utiles aux moeurs et recommandables par un caractère d'élévation et d'utilité morales », l'Académie française ne pouvait faire de meilleur choix.

Monsieur,

Vous êtes ici chez vous.

Jean-Paul Buffelan-Lanore

Jean-Paul Buffelan-Lanore



Henri Hude



## Réponse de M. Henri Hude. Éloge de Robert Pagès.



Robert Pagès

Je voudrais vous dire quelques mots sur celui que vous connaissez mieux que moi. Je me suis efforcé de comprendre sa personnalité. Vous aurez plaisir à m'entendre évoquer son souvenir.

Il était né en 1919, et fut orphelin très jeune. Les cours de Georges Canguilhem au lycée de Toulouse l'ont éveillé à la vie intellectuelle. Au même moment, beaucoup de jeunes suivaient les mêmes cours du même professeur, au lycée de Toulouse, avec la même passion. Ce fut l'un d'eux qui, le premier, devenu mon beau-père, prononça devant moi le nom de Pagès.

Canguilhem est à l'évidence le premier individu clé dans la vie de Robert Pagès. Comme professeur, puis dans de longues conversations, il sut stimuler chez Robert Pagès l'enthousiasme de la jeunesse qui s'ouvre au questionnement.

En étudiant les origines de la pensée de Bergson, j'ai noté combien ce dernier devait à un professeur de philosophie, Benjamin Aubé, par ailleurs inconnu, puis à la fréquentation et à l'aide concrète de Jules Lachelier. Si les lectures sont formatrices, « les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ». Ils opèrent cette transformation que saint Augustin a ainsi résumée dans ses Confessions : *factus sum mihi magna quaestio* : mon moi a été transformé pour moi-même en une grande question.

Ceux qui aiment à scruter les commencements noteront que Robert Pagès rédige en 1942 un mémoire de diplôme d'études supérieures intitulé *Genèse et sens du mythe et de la fabulation*. Peu de temps auparavant, Sartre avait publié un livre sur *L'Imaginaire*. Le jeune Robert Pagès cherche sa voie. Son thème, c'est l'homme. Mais comment va-t-il poser le problème ?

Il est spontanément porté à regarder l'homme de l'intérieur et en profondeur, y compris dans ses productions les plus fabuleuses, mais il est aussi marqué par le rationalisme de Canguilhem, par l'intérêt de ce dernier pour la biologie et les sciences du vivant. Dans cette même époque, ou peu auparavant, Piaget, tout comme Bergson, scrutaient le lien problématique entre la biologie et la vie de l'esprit.

Mais il semble que la vigueur d'une personnalité impropre à subir une socialisation trop contraignante, unie à l'expérience de la guerre, au moment où le marxisme atteignait l'apogée de sa puissance et de son prestige, aient donné à son esprit une orientation opposée, vers le réalisme, l'expérimentation et l'action, dans l'histoire.

Sa personnalité trouve peu à peu son équilibre et son unité, dans le projet d'une vie de chercheur en sciences humaines, et dans celui d'une Psychologie sociale, qui serait bien plus qu'une spécialité bien définie dans un ensemble de disciplines cloisonnées. L'action semble être chez lui le principe fondateur et d'intelligibilité de ce qui se nomme parfois « interdisciplinarité ». En fait, nous retrouvons peut-être sous ce terme la vieille idée de la sagesse, qui unifie les savoirs, se sert de cette synthèse pour unifier la vie, et culmine en unifiant la vie et la pensée.

Cela le rapproche d'autres esprits contemporains, par ailleurs si différents de lui, tels que Maurice Blondel.

A l'époque où il manifeste son intérêt pour les formes les plus profondes de l'imagination, c'est la Guerre mondiale. Robert Pagès entre dans la Résistance. Ses études en souffriront, mais non pas, on le devine, son expérience ni sa pensée.

La résistance ne semble pas être pour lui une simple réaction armée à l'occupation, mais plutôt la forme que prend en ces circonstances une action politique enracinée plus profond que les circonstances – une action politique originale, qui a un caractère très personnel. Sa résistance à l'occupant semble n'être qu'un aspect de sa militance, qui fait partie d'un projet révolutionnaire. Ce projet souffre mal un enfermement dans des formes de pensée ou d'existence trop rigides, ou trop définies. Il semble que Pagès s'intéresse autant à Fourier qu'à Marx ou Lénine, ou même à Trotsky. Parler d'anarchisme à son sujet serait ou trop technique, ou péjoratif.

En fait Robert Pagès est un être vivant. Il semble trop personnel et critique, pour se sentir lié par des structures politiques, au moment même où il y prend part. Il est resté longtemps, peut-être toute sa vie, un jeune homme qui voulait changer le monde. Il aime s'engager, il aurait même un certain goût pour la clandestinité, mais ceci même démontre chez lui, à cette époque, une permanence de l'utopie, une aversion pour l'aspect réducteur de l'idéologie, et un goût du contact humain. A Toulouse puis à Paris, nous dit André Demailly, « il anime de petits groupes clandestins composés des éléments les plus divers (intellectuels et ouvriers, hommes et femmes, originaires de la métropole ou des colonies) ».

Après Canguilhem l'éveilleur, Daniel Lagache est le patron qui lui fait confiance, lui met le pied à l'étrier et lui donne le moyen de réaliser son rêve. Il avait su discerner et apprécier sa valeur. Bien que Pagès, deux fois collé à l'agrégation, ne fût de surcroît ni docteur d'État, ni professeur des Universités, Lagache, qui croyait aux têtes d'hommes plus qu'aux peaux d'ânes, décida de soutenir sa candidature au CNRS, « sur la seule base – ou presque – de la lecture de son mémoire de D.E.S. ».

Lagache agit ainsi avec décision, sans trop tenir compte du formalisme académique et bureaucratique, sans non plus se formaliser du caractère si peu classique et aucunement scolaire de l'esprit de Robert Pagès. En ce temps-là, ces choses étaient peut-être plus possibles que de nos jours. On critique beaucoup le mandarinate, mais son pouvoir discrétionnaire, quand il est éclairé, peut aussi donner des chances à l'imprévisibilité de la vie, et aux formes d'esprit rebelles à l'encadrement trop strict.

En 1952, c'est encore Lagache qui lui confie la direction du Laboratoire de Psychologie sociale, lequel se voit rattaché à sa toute nouvelle chaire de psychologie de la Sorbonne. Il le conçoit comme une communauté de personnalités créatrices, libres, indifférentes aux aléas de carrière, unies par une vision et un projet, usant des moyens de documentation ou de pensée les plus modernes, mais agissant en toute indépendance, comme s'il s'agissait de faire par la recherche une grande révolution dans la pensée et dans l'histoire.

Mais peu à peu, les temps héroïques des fondations laissent place aux temps plus bureaucratiques de l'institutionnalisation, avec leurs pesanteurs, jalousies et nécessités. Les vues plus prosaïques, ou peut-être plus raisonnables, reprennent leurs droits. Pagès néanmoins lutte, agit – et survit. Son Laboratoire est associé au CNRS en 1966. Il traverse les événements de 1968 et les réorganisations universitaires consécutives (son Labo émigre alors à Paris-VII). Pendant toutes ces années, Pagès réussit à faire exister un lieu de vie assez unique en son genre. Il présida aussi la Société française de Psychologie entre 1982 et 1984. Mais une création aussi originale qui reposait sans doute trop exclusivement sur la présence de son fondateur. Pagès se retire en 1986 et, deux ans plus tard, l'institution disparut.

L'histoire de ce Laboratoire serait à écrire et elle serait passionnante. Je conjecture que le résumé de cette histoire pourrait être, en employant les termes de Péguy : tout pour Pagès avait commencé en mystique, et il tenta de faire en sorte que tout ne finît pas en politique.

Robert Pagès, inlassable, poursuit alors la réalisation de son rêve en fondant une association, qui devient une nouvelle communauté de recherche. Son GESPARE (Groupe Emprise de Sociopsychologie, Action Recherche Éducation) va ainsi aider beaucoup de jeunes chercheurs (notamment des Maghrébins et des Africains) à poursuivre la préparation de leur thèse. Si je ne m'abuse, Pagès appartient à la famille d'esprits à laquelle appartient aussi Leibniz. Ce philosophe, juriste, diplomate, mathématicien, physicien, érudit, bibliothécaire, à la curiosité universelle, était un visionnaire du futur. Il avait un sens aigu de l'unité, de l'harmonie universelle, de l'organisation et interaction de tout, et son maître mot, qui est sans doute celui de *vinculum*, de lien, le rapproche évidemment de Pagès, dont le maître mot est celui de *nœud*. Leibniz, comme Pagès, est mort en laissant des montagnes d'écrits inédits, et un petit nombre de livres publiés, qui ne sont pas forcément aux yeux de plusieurs ce qu'il a écrit de meilleur. Il jetait plutôt sur le papier avec une intarissable fécondité une foule d'idées, rédigeant une masse de fiches et de notes, et une multitude de textes généralement courts, fragmentaires et monadiques, souvent programmatiques. En chacun d'eux se projetait un monde possible ; dans chacun d'eux se reflétait l'univers, « comme le ciel dans les flaques au bord du chemin la nuit », pour parler comme Jean Guilton. Prendre le temps de

rédigé tout cela en bonne et due forme, c'eût été sceller le geyser d'idées, mettre fin à la boulimie de lectures et de contacts, c'eût été arrêter de vivre.

Robert Pagès considérait que les règles, les codes, les formalisations sont toujours secondaires, mais les institutions, avec lesquelles il savait aussi comment manœuvrer, sont des monstres froids. Elles se vengent souvent de ceux qui n'ont que mépris des territoires disciplinaires et de leurs codes tacites. Comme Leibniz, il était toujours trop en avance sur son temps pour ne pas être admiré, mais aussi pour être entendu. On le considère comme un des pionniers des sciences de l'information et de la communication. Il avait saisi toute l'importance du langage et du récit dans la psychologie et l'organisation sociale.

Robert Pagès témoigne de la paradoxale contradiction entre, d'un côté, la logique formelle présidant à la rationalisation analytique du travail de recherche et de gestion de la recherche, et, d'un autre côté, la logique vivante de la raison inventive.

Pagès, ce « révolutionnaire libertaire », comme on l'a parfois qualifié, avait su préserver quelque chose d'essentiel, qu'en termes classiques (et qu'il n'eût peut-être pas admis sans réticence) on peut appeler l'idée d'un bien commun de la sagesse. L'unité fraternelle de la vie collégiale dans la sagesse donne seule son sens et sa finalité à l'organisation territoriale des institutions intellectuelles. Autrement, la départementalisation de ces institutions ne se réfère plus qu'à l'inévitable présentation de tout budget sous l'aspect d'une succession de lignes distinctes, et à la logique des luttes de pouvoir pour le partage des ressources.

La vie combative de Robert Pagès me donne à penser que, toujours selon les termes de Péguy, les hommes se partagent en « mystiques » et « politiques ». Pour ce dernier, quelles que soient les oppositions entre les mystiques, les spiritualités vivantes sont moins séparées entre elles qu'elles ne le sont, solidairement, de l'union sacrée des politiques. La sagesse, dirait ici Bergson, consiste à se servir du statique pour faire durer le dynamique, en espérant que le moyen ne finira pas par dominer, asservir et paralyser sa propre finalité.

Un dernier trait m'a frappé, chez Robert Pagès : c'est son amour ensemble de la liberté et de la langue. Sans doute est-ce pour cela qu'il aimait tant la poésie de Victor Hugo. Mais s'il avait accepté de devenir membre de cette académie, c'est aussi qu'il comprenait le sens des deux vers suivants :

*Quau tèn sa lengo tèn la clau  
Que di cadeno lou deliero.*

Henri Hude



Titinga Frédéric Pacéré  
**ROCAMADOUR ET LE SANCTUAIRE SACRÉ**

extrait de *De Nadaillac-de-Rouge en Quercy*

Grand Prix de Poésie Goudouli 2009

N.B. : Nous respectons la ponctuation du texte originel.

Mon Frère,  
Mon Frère,  
En ce temps-là,  
Mon Frère,  
Les hommes étaient,  
A la recherche de Dieu ;  
La lumière qui irradie le matin  
Indique à l'homme,  
Le sens des destins  
Et  
Offre à la terre,  
Le levain de la vie des contrées ;  
Le soleil,  
Ne vient pas de la terre ;  
Le soleil,  
Marque le métronome des saisons ;  
La lumière qui guide les pas  
Ne vient pas de la terre ;  
Le mystère,  
Le mystère est de Dieu,  
Et le langage,  
Souvent divin  
Du grand Architecte de l'Univers ;  
Je reviens à la vie de mes Pères ;  
Sur la terre des Aïeux,  
L'Occident s'adresse à Dieu,  
Le visage est tourné vers,  
L'Orient ;  
L'Orient se prosterne vers le sacré ;  
Le visage est tourné vers,  
L'Occident ;  
Le point focal qui appelle est,  
Manéga,  
Manéga,  
Du Dieu de *Naba Zida* ;  
Manéga,  
La terre est du repos ;  
Mon Frère,  
Tu m'as guidé vers,  
La Colline ancestrale de mes Pères ;  
Le Sanctuaire est une Case ;  
Seul le masque *Kouré* millénaire  
Peut faire le pèlerinage ;  
Il est venu du Ciel  
Avant même le Prophète ;

Il garantit de la mort,  
La terre d'accueil ;  
Celui qui veut détruire cette terre,  
Sa maison deviendra  
Une montagne de tessons ;  
Le Masque parcourt l'esplanade ;  
Il attire la pluie,  
Il éloigne le mal,  
La disette et les criquets pèlerins ;  
La source est toujours voilée  
Du brouillard du matin,  
Mais,  
La case qui abrite est là,  
La Case,  
La Case sacrée est  
La destination ;  
Le sentier est de Dieu,  
La terre de Kouch connaîtra  
La Paix et,  
L'Espoir pour demain ;  
Mais,  
Du lien ombilical  
De l'amitié des saisons et des hommes,  
Conduit au Quercy ;  
La terre du Quercy connaîtra  
La paix et,  
L'espoir pour demain ;  
**Le Masque ;**  
Sur les terres reviendront  
De nouvelles vendanges  
Pour les vignes et,  
Les champs de coton.  
Mon Frère,  
Les années, mon Frère, passent,  
Les années et les siècles s'interpellent ;  
Mil cent soixante-dix,  
Zida est,  
A Manéga ;  
Mil cent soixante-six,  
Révèle aux Croyants de l'Occident,  
Le Corps sacré retrouvé  
Du Bienheureux Amadour ;  
Les Rois, les Saints, les Troubadours  
Chanteront Rocamadour ;



Les Miracles,  
Les Miracles de la Vierge Noire  
Attireront,  
La planète entière, des gens de la terre,  
Aux gens de la mer ;  
Ce jour-là,  
Dans le Quercy  
Je suivais le sentier qu'ont tracé  
Les chercheurs de Dieu ;  
La Cité est  
Au coeur du Quercy ;  
La Cité,

**ROCAMADOUR ;**  
Le miracle est des temps et une ville,  
N'est,  
Ni sur la terre,  
Ni au Ciel,  
Un mystère  
Tapis des temps,  
Accroché  
Au flanc des falaises  
Surplombant la vallée de l'Alzou ;  
L'homme s'incline sur la terre ;

**ROCAMADOUR ;**  
J'entends du lointain  
Un dicton qui fredonne :  
*Les maisons sur le ruisseau,  
Les églises sur les maisons,  
Les rochers sur les églises,  
Le château sur les rochers ;*

**ROCAMADOUR ;**  
La foi des hommes est millénaire et  
Depuis des générations  
Et, le Moyen Age  
Des Saints, des Rois, des Preux  
Gravitent et  
Se prosternent ;  
Le sentier est,  
Du GRAND ESCALIER  
Et l'homme exécute,  
Deux cent seize Prières :  
Le genou ,  
Un genou est à terre ;  
Le sentier fut  
De saint Bernard  
De saints Dominique et Antoine de Padoue ;

Le sentier fut  
De Blanche de Castille et de saint Louis ;  
Les pèlerins seront,  
De toutes grandeurs,  
Et de  
Tout acabit :  
L'Estron de Gargantua  
Atteste d'un Pèlerinage qui,  
Pour assouvir la soif,  
A tari les eaux  
De la Dordogne,  
De l'Alzou et,  
Du puits de Poudurac ;  
Les miracles vont à l'infini ;  
Le genou,  
Un genou est toujours à terre ;

**ROCAMADOUR ;**  
La Vierge,  
La Vierge est Noire  
Statuaire de la Romane ;  
La Vierge est Noire,  
Portant sur le genou  
L'Enfant Jésus,  
Visage d'Ancien souffrant  
Avant la Croix,  
Du poids terrestre des ans  
Et  
Des Guerres de Religion ;  
La Vierge est Noire ;  
Dans la pénombre du soir qui m'accueille,  
Les fumées de mille bougies  
Ajoutent aux mystère du Sanctuaire ;  
Au ciel,  
Tout le ciel est couvert de présents  
Affirmés témoignages  
Des miracles des siècles ;  
Une Cloche Miraculeuse  
A sonné d'elle-même  
Annonçait les prodiges ;  
Le Sanctuaire est de mystère ;  
La statue,  
De Mystère ;  
Les années, mon Frère, passent,  
Les années et les siècles s'interpellent ;  
Quand Manéga accueillait en Afrique, Zida,  
Le Livre des Miracles,  
En Occident,  
Portait au loin,  
Les Miracles  
De la Vierge Noire de Rocamadour.

## **Assemblée générale du 12 octobre 2009.** **(exercice 2008)**

L'assemblée générale annuelle de l'Académie concernant l'exercice 2008 s'est déroulée le lundi 12 octobre 2009 dans la salle d'honneur de l'École alsacienne, 109 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Le président Paul de Saint-Palais a adressé la bienvenue à tous, notamment aux nouveaux académiciens assistant à la séance. Il a salué particulièrement la présence de M. Raymond Guitard, notre modérateur toulousain, venu de Toulouse spécialement pour assister à l'assemblée.

Une fois accomplie la vérification des pouvoirs, la séance est ouverte. Le président remercie pour son hospitalité M. Pierre de Panafieu, directeur de l'École alsacienne, et il le complimente au nom de tous pour son entrée dans l'ordre de la Légion d'honneur, dont les insignes lui ont été remis par notre confrère Georges Hacquard, directeur honoraire de l'École. A la cérémonie l'Académie était représentée par le président de Saint-Palais, le professeur Edmond Jouve, secrétaire perpétuel, M. Buffelan-Lanore, président honoraire, M. Gui Portal, vice-président, Mme Suzanne Odin, dispensatrice, MM. Max Garnier et Reynaud-Dulaurier.

Le président déclare l'Académie en deuil, à la suite du décès, le 1er mars, de Charles Mouly. C'est, dit-il, un fidèle ami et un grand Occitan qui disparaît, après avoir voué sa vie à la défense et à l'illustration du patrimoine d'oc. Il exprime les condoléances que tous adressent à sa famille. A ses obsèques, célébrées à Compolibat en Aveyron, l'Académie était représentée par Marie Rouanet et Georges Hacquard. Le président demande un instant de recueillement.

L'Académie a été heureuse d'apprendre, au début de l'année, que notre secrétaire perpétuel, le professeur Edmond Jouve, avait été appelé à la présidence tournante de l'académie des Sciences d'Outremer.

La parole est donnée au secrétaire perpétuel pour la présentation du **rapport d'activité**.

E. Jouve : « Nous avons déjà rendu compte, à la dernière A.G., de la réception offerte le 30 janvier 2008 par le maire de Toulouse M. Jean-Louis Moudenc dans les salons de l'hôtel des Invalides. Je mentionne que, pour cette année 2009, la réception des Toulousains de Paris, traditionnelle depuis la création de l'Académie, n'a pas eu lieu, sans doute par ignorance de la part de la nouvelle équipe municipale. Néanmoins, le nouveau maire, M. Pierre Cohen, a reçu par deux fois une délégation de l'Académie, l'une à Paris l'autre à Toulouse.

Les séances académiques de printemps et d'automne 2008 se sont déroulées, au palais du Luxembourg, comme à l'accoutumée, avec remise solennelle des diplômes aux lauréats des prix littéraires et scientifiques. MM. Brignol, de Panafieu, Didier Paul, Terrissol, nouvellement élus, ont été installés. M. Henri Hude a été installé lors de la séance de printemps 2009.

Les réunions mensuelles ont eu lieu, en principe le premier lundi des mois pairs, étant entendu que la date exacte a été parfois impossible à maintenir. Ces réunions, généralement informelles, sont ouvertes à tous les membres de l'Académie.

L'Académie a participé aux XVIe Rencontres internationales francophones du pays de Quercy (l'invité d'honneur étant la Tunisie).

Les numéros 15 et 16 des *Cahiers de l'Académie* ont rendu compte de ces activités et publié le texte des discours prononcés. Mme Simone Tauziède a consacré un émouvant éditorial à sa dernière année de présidence. Le n°17 des *Cahiers* est annoncé pour les semaines qui viennent.

Annonçons également que la séance d'automne de la présente année aura lieu au palais du Luxembourg le mercredi 2 décembre prochain à 17 h. M. Georges-Patrick Gleize y sera installé.

La complication des interférences entre l'année de l'exercice concerné et celle du rapport d'activité nous conduit à envisager de façon rigoureuse de tenir désormais les A.G. dans les premiers mois de l'année qui suit l'exercice concerné. »

Le rapport d'activité est adopté à l'unanimité.

La parole est alors donnée à Mme Suzanne Odin, trésorière dispensatrice, pour la communication du **rapport financier**. Il est lui aussi adopté à l'unanimité.

Le montant de la cotisation est maintenu à son taux actuel. On espère, comme chaque année, que le versement des cotisations pourra, quand il est possible, être accompagné d'un don supplémentaire.

Le président remercie Mme Odin et la félicite de sa gestion. Il lève ensuite la séance.

# LES CENT CINQUANTE ANS DE *MIREILLE*

1859-2009 : cent cinquante années sans qu'une ride soit venue altérer le visage de *Mireille*, l'œuvre majeure de Frédéric Mistral, qui lui fit connaître la gloire bien au-delà de la Provence, dans la France entière mais aussi dans le monde avec plus de trente traductions (dont celle, en vers français, de Georges Hacquard, couronnée par l'Académie des Jeux floraux). Dans tout le pays d'oc - mais aussi à Paris, avec la reprise à l'Opéra par Nicolas Joël (ex-directeur du Capitole de Toulouse), du chef-d'œuvre de Gounod - ce cent cinquantième a été célébré avec ferveur.

Notamment à Sceaux, en l'an 131 de la tradition qui a fait de la ville une sorte d'enclave méridionale en Ile-de-France. Le samedi 13 juin, à l'hôtel-de-ville, a eu lieu un après-midi littéraire autour de *Mireille*, et, le soir, a été donnée, au théâtre des Gémeaux (scène nationale), une représentation dans l'adaptation du Théâtre du Chêne noir d'Avignon. Le dimanche 14 juin, après la traditionnelle messe en langue d'oc, le Jardin des Félibres a accueilli une évocation de *Mireille* au travers de ses traductions : de courts extraits y furent lus en provençal et en français, mais aussi en douze langues étrangères : allemand, anglais, catalan, chinois, espagnol, italien, japonais, portugais, roumain, suédois, tchèque.

Une exposition présentant des livres sur l'histoire du félibrige s'est tenue à la bibliothèque municipale de Sceaux durant le mois de juin.

[D'après *Sceaux Magazine*, mai 2009.]

Cette célébration a permis d'accorder un particulier intérêt à l'intervention de M. Guy Tessier, député des Bouches-du-Rhône, auprès de Mme le ministre de la Culture, en faveur de la reconnaissance du provençal en tant que « langue régionale », « la seule langue régionale française à avoir été honorée d'un Prix Nobel ».

La réponse a été la suivante :

« La [*sic*] ministre de la culture et de la communication rappelle que les langues régionales sont désormais inscrites dans la Constitution, à l'article 75, dans le titre XII, comme patrimoine de notre pays et confirme que le Gouvernement souhaite maintenir la dénomination d'occitan ou langue d'Oc dans les textes nationaux, tout en affirmant et protégeant l'unité de cette langue, riche de sa grande diversité dialectale. Considérant que chaque variété est l'expression pleine entière de la langue, qui n'existe de façon unitaire que par ses composantes, le Gouvernement, dans le domaine linguistique gallo-roman; n'entend aucunement remettre en cause la nomenclature traditionnelle en usage dans l'administration depuis la loi Deixonne de 1951, qui reconnaît l'occitan comme une langue aux différentes variétés dialectales, dont le provençal. Aussi, afin de concrétiser la reconnaissance des langues régionales, le Gouvernement envisage-t-il un cadre de référence donnant une forme institutionnelle au patrimoine linguistique de la nation et n'impliquant aucune modification de la Constitution, concernant la ratification de la charte européenne des langues régionales. Un texte fera donc l'objet d'une réflexion ouverte, et toutes les contributions, tant des associations de promotion des langues régionales que des collectivités territoriales, seront attentivement étudiées et exploitées. Elles devront permettre, par les analyses et les propositions constructives qu'elles apporteront, de nourrir le débat et la réflexion, afin d'arrêter les dispositions nécessaires et adaptées à la sauvegarde et à la promotion des langues régionales. La ministre de la culture et de la communication assure que l'État, menant une politique linguistique volontariste et se dotant d'un appareil législatif spécifique en ce domaine, entend ainsi réaliser l'unité, non dans l'uniformité, mais dans la diversité. »

[J.O. 30.6.09]

# ARCHITECTURE ET MUSIQUE EN OCCITANIE

Depuis 1998, l'Ensemble Architecture et Musique, composé de solistes et anciens solistes des grandes formations orchestrales de Paris, est fidèle à l'Occitanie. Du Roussillon à la Gascogne, il sillonne chaque été les routes du Sud-Ouest.

En 2002, c'est sous l'égide de l'Académie des Arts, Lettres et Sciences de Languedoc que s'est créé le « Festival Architecture et Musique en Midi-Pyrénées », qui anime des sites historiques situés pour la plupart en région toulousaine. Son objet est de réunir le public des mélomanes et celui des amoureux du patrimoine architectural.

En juillet 2009, un programme Mozart en trio d'anches a été donné notamment à l'église de Barran (Gers – région d'Auch), au château de Mayragues (Tarn – Castelnau de Montmiral) et à l'église de Blajan (Haute-Garonne – région de Saint-Gaudens). A Barran et Blajan, le concert était illustré par l'exposition des toiles que l'artiste-peintre Denise Kehl a consacrées à Mozart.

Puis c'est un hommage à l'entomologiste Jean-Henri Fabre, dont un choix de textes était jalonné d'œuvres musicales de son temps (pour violon, hautbois et guitare, de Paganini à Albeniz), qui a animé son village natal, Saint-Léons-du-Lévézou (Aveyron, région de Millau), avant de voyager vers le Sud-Est. En août, récital hautbois et harpe au château de Mayragues, hôte fidèle des musiciens de l'Ensemble (près de trente concerts en onze ans !), puis à l'abbatiale Saint-Sauveur de Roc-Amadour.

Chaque année, les associations « Architecture et Musique » et « La Demeure-Historique » décernent un Prix Architecture et Musique à un monument dont le propriétaire a aménagé ou restauré sur son site un lieu voué au concert. Exceptionnellement cette année, cette distinction, qui est matérialisée par un concert offert par les musiciens de l'Ensemble et dont la recette est affectée à ces travaux, a été décernée à un monument religieux public : le but est d'aider au financement du futur grand-orgue de Roc-Amadour.

Enfin, un concert Bach en trio hautbois, violon et violoncelle a été donné fin septembre au Prieuré du Sauvage à Balsac (Aveyron - région de Rodez). La restauration de ce monastère a permis d'héberger concert et exposition des toiles de Denise Kehl inspirées par la vie et l'œuvre de Bach.

Le cru 2010, pour faire honneur à un succès croissant, est baptisé « Architecture et Musique en Occitanie ». Il emmènera les musiciens jusqu'à l'Harmas de Jean-Henri Fabre à Sérignan (Vaucluse – région d'Orange). Pour en savoir plus : [www.architecmusique.com](http://www.architecmusique.com) (accessible par Internet Explorer).

